

Mais comme elle ne pourrissait pas...

Blanche-Neige

Scène 1

Marâtre – Guerre

SOLDAT. – Quand la fillette eut douze ans, la guerre en avait déjà deux.

En ce temps-là, chaque événement du quotidien était précédé par la mort. En ce temps-là, les victoires étaient remportées selon le nombre d'enfants assassinés.

La guerre entre armées n'était plus au goût du jour. Les pertes civiles constituaient désormais le principal objectif et les enfants ne tardèrent pas à devenir les victimes de prédilection. Les bombes explosaient dans les écoles, dans les crèches, dans les orphelinats... Elles étaient cachées à l'intérieur des poupées ou recouvertes d'une poignée de bonbons. Il y avait tout juste assez de sacs et de terre pour ensevelir tous les enfants assassinés.

Et si les enfants grandissent, et s'ils s'avisent de devenir beaux et de se venger ? Il faut tuer les enfants de tous ces hommes que nous avons assassinés ! Voilà ce qu'ils disaient.

Les références au conte *Blanche-Neige* de Jacob et Wilhelm Grimm s'appuient sur la traduction de Natacha Rimasson-Fertin publiée dans *Contes pour les enfants et la maison*, Paris, éditions José Corti, collection « Merveilleux », n° 40, 2009.

On en était arrivé à la conclusion que le massacre des innocents était le meilleur système pour fragiliser le moral de l'adversaire. Mais ce qu'on avait découvert, dans le fond, c'était le moyen de légitimer ce plaisir immense que les hommes éprouvent dans l'exercice de la cruauté.

Les guerres sont comme les marâtres perverses. Elles veulent toutes être la plus belle. Elles se regardent toutes dans le miroir d'une autre guerre. Et lorsqu'elles identifient une victime plus belle que la guerre elle-même, elles n'ont de cesse de la persécuter jusqu'à ce que mort s'ensuive.

BLANCHE-NEIGE. – Je me demande bien si la vie d'une petite fille vaut la peine !

J'étais seule dans cette immense forêt.
J'avais si peur que j'ai regardé les feuilles des arbres sans savoir quoi faire.
Ensuite, je me suis mise à marcher,
j'avançais sur des pierres tranchantes et à travers des épines,
et les bêtes sauvages passaient près de moi sans me faire aucun mal,
elles regardaient le sang sur mes pieds
et elles passaient près de moi sans me faire aucun mal,
au lieu de me dévorer,
les bêtes de la forêt baissaient la tête,
elles soupiraient
et elles passaient près de moi sans me faire aucun mal.

J'ai marché aussi loin que mes genoux ont pu me porter,
jusqu'à ce qu'il commence à faire noir.
Alors il s'est passé des choses horribles, horribles.
Les femmes ont commencé à se pendre aux arbres avec leurs bas.
Juste avant, elles ont mangé un bout de leurs manteaux,
histoire d'avoir un peu de forces pour murmurer le prénom de leurs enfants.
Elles se venaient en aide les unes aux autres, les unes aux autres, les unes aux autres.
D'abord elles tenaient les jambes de celle qui se pendait
puis elles les lâchaient.
Elles lui tenaient les jambes puis elles les lâchaient,
elles lui tenaient les jambes puis elles les lâchaient,
elles lui tenaient les jambes puis elles les lâchaient.
À la fin, il y avait dix femmes pendues,
tellement sèches qu'on aurait dit des lévriers.
Tu as entendu ?
Écoute le gémissement des bêtes de la forêt.

Scène 2

Les sept questions

SOLDAT. – Le grand-père de Blanche-Neige lui avait appris sept questions. Il lui avait dit que si un jour les choses se gâtaient, elle n'aurait qu'à les poser à la première personne croisée sur son chemin. C'étaient des questions très courtes. C'étaient des questions anciennes. C'étaient des questions d'avant Jésus-Christ. Mais le monde gisait misérablement, de plus en plus, et les chevaux d'Achille n'en finissaient pas de pleurer sur la souffrance des hommes. Le monde gisait misérablement, sous l'emprise de la guerre, comme si la civilisation, ignorant la réponse aux sept questions, avait été condamnée à la peste. Alors Blanche-Neige posa les questions à un soldat :

BLANCHE-NEIGE. – Qu'est-ce que l'homme ?

Qu'est-ce que l'État ?

Peut-on rendre un homme meilleur ?

Qu'y a-t-il de pire : subir une injustice ou commettre une injustice ?

La vérité existe-t-elle ?

Peut-on enseigner la vérité ?

Là où réside le beau, le mal disparaît-il ?

SOLDAT. – L'État, c'est l'insomnie.

Vous n'êtes pas ici pour dormir,
vous n'êtes pas dans un hôtel,
les officiers non plus n'ont pas dormi,
ce que vous avez fait de bien
ne compte pas
et vous n'en êtes pas moins un homme,
vous n'avez aucune raison de vous plaindre,
car vous n'en êtes pas moins un homme,
tous vos excréments sont humains,
vous êtes assis
sur vos propres excréments humains.
Et ces fleurs, ces putains de fleurs,
ce sont les fleurs les plus belles, les plus belles, les
plus belles
que j'aie jamais vues dans ma vie.

SOLDAT. – Le monde gisait misérablement, de plus en plus, comme si la civilisation, ignorant la réponse aux sept questions, avait été condamnée à la famine. Condamnée à la famine. Condamnée à la famine...

Scène 3

La famine – Pomme

BLANCHE-NEIGE. – J'ai vu un homme qui mordait le bras de sa sœur...
J'en ai vu qui rongeaient les os des chevaux morts...
Il ne reste plus un seul animal à dévorer.
Peut-être un chien infesté par des maladies de chien.
Peut-être un rat infesté par des maladies de rat.
J'en ai vu qui mâchaient du fumier...
J'en ai vu qui buvaient l'urine des animaux pour étancher leur soif...
Et qui buvaient leur propre urine...
J'en ai vu qui grattaient les croûtes sur les blessures des malades pour les mordiller.
J'en ai vu qui échangeaient un enfant contre un sac d'ordures.
Les soldats vendent des sacs d'ordures aux crève-la-faim.
J'ai vu des mères haïr la bouche de leurs enfants puis je les ai vues les étrangler.
Il n'y avait pas le moindre espoir en vue pour les empêcher.
Les vers mangent plus que les hommes.

Mon père me racontait des contes de fées pour m'apprendre ce qu'était le mal.
Mais à présent je dois fournir un tel effort pour ne pas manger mes propres doigts, pour ne pas penser à cette douleur qui part de la langue et finit aux chevilles.
Mon père me racontait des contes de fées pour m'apprendre ce qu'était le mal.
Et à la fin, je me mariais toujours avec le Prince.
Et toi, toi, tu me racontes un conte de fées ?